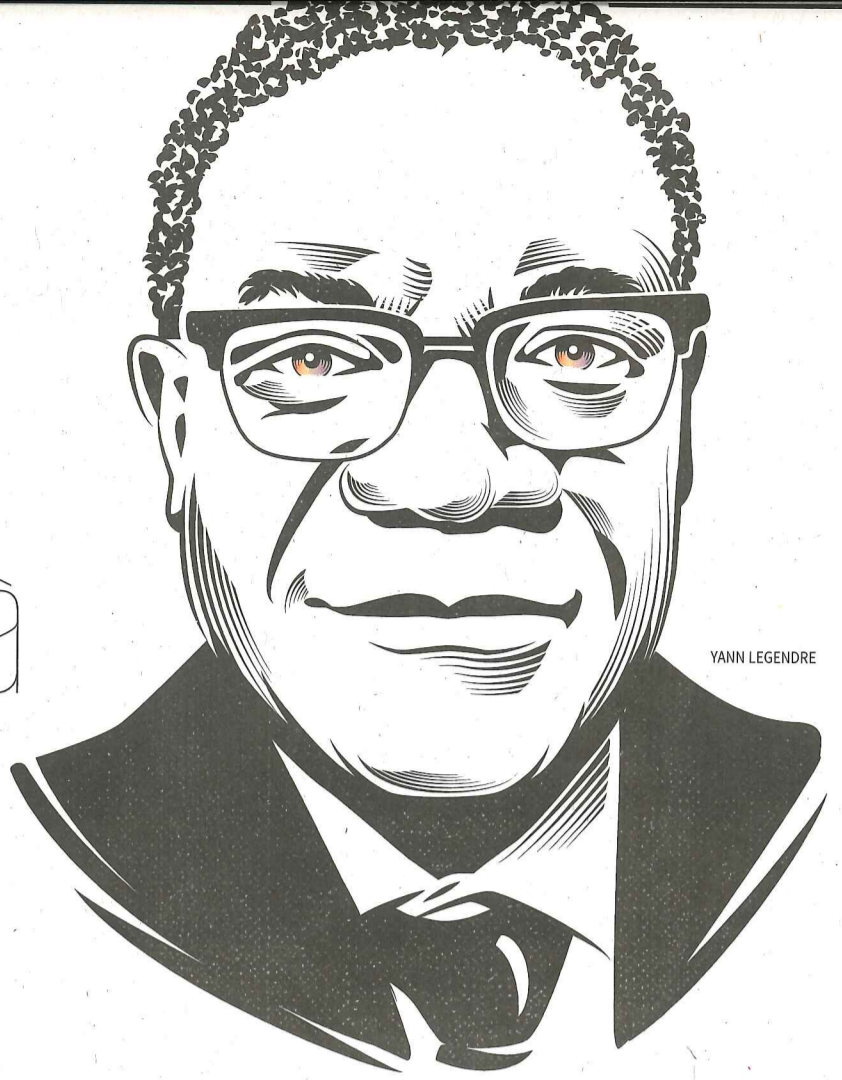


Denis Mukwege

« Si dénoncer, c'est avoir un discours politique, alors je fais déjà de la politique »



YANN LEGENDRE

Engagé contre les violences faites aux femmes, le Prix Nobel de la paix 2018 revient sur ce combat dans « La Force des femmes », un livre où il dit son refus de se taire face aux crimes et à la corruption qui gangrènent son pays, la République démocratique du Congo

ENTRETIEN

C'est un géant qui nous confie faire de son mieux pour « être à la hauteur de la puissance des femmes ». Ces femmes résilientes, malgré la déflagration causée par les viols de guerre, l'inspirent et lui donnent le courage de poursuivre sa vocation. « L'homme qui répare les femmes », en plus de son activité de gynécologue-chirurgien, sillonne la planète pour faire entendre la souffrance de ses patientes. Dans *La Force des femmes* (Gallimard, 400 pages, 20 euros), le médecin originaire de la République démocratique du Congo et Prix Nobel de la paix en 2018 dépasse le genre autobiographique pour faire de la femme l'héroïne du récit. L'ouvrage dresse aussi un état des lieux particulièrement fourni des violences faites aux femmes à travers la planète.

Tout au long de votre livre, vous rendez hommage à la « force des femmes ». Pourtant, dans votre pratique médicale quotidienne, vous êtes sans cesse confronté à la vulnérabilité de leur corps. N'est-ce pas paradoxal ?

En effet, et c'est d'ailleurs ce paradoxe qui m'a conduit à écrire ce livre. Les femmes qui viennent me voir sont dans une vulnérabilité extrême. Elles ont non seulement été humiliées et ont perdu leur dignité, mais elles se trouvent en plus rejetées par leur communauté. Bien souvent, elles n'ont même pas connu d'enfance, ayant été violées très jeunes. Parvenues à l'âge adulte, elles ne connaîtront jamais leur féminité en raison des dommages causés par leurs agresseurs. On peut donc se demander ce qu'il reste à ces femmes qui n'ont presque plus rien de femmes. Pourtant, grâce à la prise en charge « holistique » que nous leur proposons à l'hôpital de Panzi – qui concerne à la fois l'aspect médical, psychologique, socio-économique et légal –, ces femmes parviennent à faire de leur peur et de leur souffrance une force extraordinaire qui leur permet de devenir elles-mêmes leaders dans la communauté. Elles ont cette capacité de transformer leur vulnérabilité en pouvoir.

A contrario, vous pointez souvent la faiblesse des hommes. N'est-ce pas un peu binaire ?

On ne peut pas parler des violences sexuelles sans parler des hommes. Ils sont traditionnellement présentés comme incarnant la force, la masculinité, l'absence d'émotion. Néanmoins, en discutant avec un homme qui s'était rendu coupable de nombreux viols de guerre, j'ai réalisé qu'il était lui-même en état de stress post-traumatique. C'est comme si les choses s'inversaient : la femme violée, associée à la fragilité, transforme sa peine en pouvoir, alors que l'homme que l'on croyait fort devient plus instable que ses victimes. Lorsque, au

Congo oriental ou ailleurs, des hommes mettent la main sur des garçons pour en faire des enfants-soldats, ils leur font un lavage de cerveau en leur affirmant qu'avec les armes, ils pourront obtenir tout ce qu'ils veulent. Ce qui est vrai : un homme armé peut mettre cent personnes à genoux. Mais ces actes les détruisent. Ils deviennent des adultes traumatisés, encore plus vulnérables que leurs victimes.

Selon vous, quelles sont les racines profondes de cette « culture de violence envers les femmes » que vous dénoncez ?

Il faut d'abord préciser que cette culture se retrouve partout. Sur tous les continents, j'ai rencontré des femmes victimes de violences sexuelles. Nous sommes dans un système patriarcal où l'inégalité hommes-femmes est acceptée comme modèle de gestion de la société.

Cette inégalité, nous l'apprenons dès le plus jeune âge. Le garçon est éduqué à être fort, à dominer, à écraser. Dans beaucoup de cultures, la femme qui se marie doit prendre le nom de son époux, donc s'effacer, renoncer à son identité. Lorsque les femmes quittent la tutelle de leurs parents, elles passent sous celle du mari. Ce modèle d'inégalité des genres crée un rapport de domination où les femmes sont considérées comme inférieures, voire trop souvent comme un objet que les hommes peuvent utiliser à leur guise.

Les femmes n'ont-elles pas une part de responsabilité dans le fait que ce modèle perdure ?

Il est vrai que les femmes mettent souvent leurs garçons sur un piédestal. En Inde ou en Chine, quand une femme a avorté à plusieurs reprises parce qu'elle attendait une fille, imaginez comment elle se comportera lorsque, enfin, elle aura un garçon ! Les femmes participent à ce déséquilibre, c'est un fait. C'est pourquoi j'insiste sur l'éducation. Si nous voulons faire évoluer les choses, nous devons les changer à partir du berceau jusqu'à l'âge adulte.

Vous avez passé votre vie à réparer les corps abîmés des femmes. Vous auriez pu vous en tenir à cette lourde tâche. Qu'est-ce qui vous a incité à devenir ce « féministe militant » ?

La réponse est simple. Quand vous traitez des atrocités telles que celles-là pendant dix ans, que vous prenez d'abord en charge la mère, puis sa fille – née du viol de la première –, puis sa petite-fille, conçue dans le même contexte, vous réalisez que ce sera sans fin. Qu'il faut se battre contre les causes plutôt que contre les conséquences. Il s'agit avant tout de lutter contre l'impunité et l'inégalité des genres, car ce sont les deux facteurs qui perpétuent les violences faites aux femmes.

Dans le monde, le viol collectif est toujours utilisé comme arme de guerre, et les progrès à faire sont

encore énormes. Gardez-vous l'espoir d'un réel changement à court terme ?

Quand je vois l'évolution sur vingt ans, et de quelle manière la question des viols et de l'égalité hommes-femmes est maintenant discutée, je garde espoir. Mais les changements ne viendront pas seulement du bas de la société ; il doit également y avoir un engagement des responsables politiques, communautaires, religieux. Si tous ceux qui peuvent influencer la société s'impliquent dans la question des violences sexuelles, dans la lutte contre l'impunité, le soutien à l'égalité hommes-femmes, on peut arriver à un changement remarquable.

Vous avez été à plusieurs reprises victime de tentatives d'assassinat. Pourquoi votre combat dérange-t-il à ce point ?

Ces crimes ne peuvent pas s'arrêter si la justice ne s'exerce pas, c'est pourquoi je lutte contre l'impunité de ceux qui les commettent. Évidemment, cela dérange les criminels et leurs complices, ainsi que toutes les personnes qui sentent leurs intérêts menacés. Derrière ces actes odieux se profile en effet l'exploitation illégale des minerais du Congo, qui bénéficie à des multinationales et à leurs intermédiaires, aux industries électroniques.

Qu'est-ce qui vous donne la force de continuer ?

Ce qui me fait tenir, c'est justement le courage des femmes. En 2012, j'ai fui après une tentative d'assassinat. Je me suis dit « trop, c'est trop ». Je ne voulais pas être un héros mort mais un homme vivant, et je suis parti aux États-Unis. Un groupe de femmes de mon pays a alors écrit au secrétaire général des Nations unies et au président de la République. Sans réponse, elles ont décidé de vendre des fruits et des légumes pour ramener leur docteur. Pourtant, ces femmes ne gagnent pas 1 dollar par jour. Mais chaque vendredi, elles déposaient 50 dollars pour que je puisse revenir. Elles se sont portées volontaires pour assurer ma sécurité.

Je me pensais invulnérable, ces événements m'ont montré que je l'étais bel et bien. Tout comme ma mère a su me faire revenir à mes études de médecine, ces femmes ont su me faire rentrer au Congo. Elles ont été plus fortes que moi. Je n'ai pas pu résister. La résilience des femmes dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Elles auraient pu vivre dans la haine, détester les hommes, pourtant elles continuent à se battre pour les autres, pour que leurs enfants puissent aller à l'école. Je me sens petit face au courage des femmes. Ma force motrice, ce sont elles.

Vous êtes fils de pasteur et vous-même pasteur. Quel rôle joue concrètement la religion dans votre vie ?

Je crois en Dieu, mais je ne me considère pas comme religieux. Je crois au libre arbitre. Je crois qu'on peut construire un monde juste, un monde sans violence, un monde égalitaire. La phrase qui me nourrit, c'est celle de Jésus : « Aime ton prochain comme toi-même. » J'ai grandi avec cette façon de vivre l'amour de l'autre, du pro-

chain. Qu'on l'appelle religion ou philosophie, mode de vie, tout ce qu'on veut, cela influence largement toute ma conduite.

Vous êtes pourtant confronté quotidiennement au fait que « l'homme est un loup pour l'homme ». Comment parvenez-vous à garder la foi ?

Le Dieu auquel je crois me donne le libre choix. Je ne pense pas une seule seconde que Dieu soit responsable de ce qui est mal autour de nous. Nous avons la responsabilité de faire le bien. C'est un choix. Je pense que l'homme est bon de nature, mais que son environnement influence ce qu'il va devenir. Regardez les enfants jouer ensemble : ils ignorent la couleur de la peau, l'origine sociale, une bonté extraordinaire émane d'eux. Néanmoins, si on les maltraite, ils vont développer un comportement anormal ou agressif.

En tant que croyant, vous arrive-t-il d'être gêné par le discours souvent patriarcal porté par les religions, notamment monothéistes ?

Absolument. C'est pourquoi je dis que je ne suis pas religieux : les traditions religieuses créent parfois des règles qui sont plutôt dictées par l'environnement ou par le contexte. Pour moi, la grande règle, c'est celle qui met l'être humain au centre, donc l'amour. Si nous mettons l'amour au centre, tout s'éclaire, il n'est plus nécessaire d'établir des règles.

Très souvent, votre livre a une tonalité politique – vous dénoncez la corruption en République démocratique du Congo. Pourriez-vous vous lancer dans la vie politique ?

Je crois que si dénoncer, c'est avoir un discours politique, alors je fais déjà de la politique. J'assume pleinement mon rôle de citoyen en participant à la gestion de la cité. Celui qui garde le silence devant des crimes, la corruption, la maltraitance des femmes et des enfants, se rend complice. Si chaque citoyen dénonçait ces crimes, il n'y aurait pas de chefs corrompus. Comme citoyen, j'ai déjà un mandat.

A vos yeux, qu'est-ce qu'une vie réussie ?

Je considère que vivre sans idéal, ce n'est pas une vie. Avoir une vie réussie, c'est pouvoir atteindre les objectifs de cet idéal. Si cela n'est pas forcément possible, le cheminement pour y parvenir peut donner des satisfactions d'étapes. Ces victoires d'étapes, indéniables sources de satisfaction, peuvent faire une vie réussie. Mais il appartiendra aux générations futures de poursuivre la lutte. Mon rêve, c'est un monde où les violences sexuelles seront l'exception. Aujourd'hui, c'est l'inverse. Je ne peux pas me réjouir : ce que je vois est traumatisant et inacceptable. Comme gynécologue-obstétricien, mon rêve serait de pouvoir enfin fermer le pavillon des victimes de violences sexuelles. De me consacrer simplement à conduire des accouchements chez des femmes ayant eu des grossesses consentantes, et non issues du viol. Ce serait une grande joie. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR VIRGINIE LAROUSSE